

# LE POLITIQUE,

## JOURNAL DE LIÈGE.

On s'abonne au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, et chez MM. les directeurs des postes. — Le prix de l'abonnement est de 44 francs pour Liège, et 43 francs pour les autres villes du royaume — Un Numéro séparé se vend 16 centimes. — Les abonnements commencent à toutes les époques. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis. — Le journal est remis aux abonnés qui habitent Liège moyennant une faible rétribution payable au porteur. — AVIS ET ANNONCES : Le prix de la ligne d'insertion est de 20 centimes.

### ANGLETERRE. — LONDRES, 6 AOUT.

La grande question d'une communication régulière par bateaux à vapeur avec les Indes orientales paraît devoir être enfin résolue lundi prochain par l'association des principales maisons de commerce de la métropole. Ces maisons de commerce ont fait au gouvernement et à la compagnie des Indes orientales, relativement au concours qu'elles réclament de leur part, des propositions que l'on dit très justes et très modérées et qui seront sans doute acceptées. La ligne de communication adoptée sera dirigée sur Bombay en passant par l'Egypte. Mercredi le chancelier de l'échiquier doit recevoir la députation des parties intéressées. Cette députation sera composée de plusieurs membres influents du parlement et des chefs des maisons de commerce en relation avec l'Inde.

(Times.)

### FRANCE. — PARIS, 7 AOUT.

Les conseils de la presse ont été écoutés en partie. Les journaux affirment ces jours derniers que si en se rendant à Neuilly, le 2 août, le roi eût mis les pieds à l'arc-de-triomphe de l'Étoile pour le visiter dans tous ses détails, comme il le désire sans aucun doute, la foule qui était là, à ce moment, lui aurait servi de garde d'honneur et aurait défendu les assassins. Aujourd'hui en se rendant à une heure de l'après-midi de Neuilly aux Tuileries, le roi accompagné de la reine et du roi de Naples, a donné l'ordre de faire passer les voitures sous le grand arc, ce qui ne s'était point encore fait.

Après avoir traversé le monument, la voiture qui portait les deux rois placés sur le devant vis-à-vis la reine et madame Adélaïde, s'est arrêtée à ce moment, les deux rois se trouvant être en regard de la façade du côté de Paris, alors, et entourés de plus de deux cents personnes; ils ont pu admirer les vastes proportions de ce magnifique édifice, les deux groupes représentant le Départ et le Triomphe, sculptés par MM. Rude et Cortot, ont long-temps fixé l'attention des deux monarques.

Le roi, comme toujours, a encore été vivement salué par la foule qui se pressait sur son passage.

On remarquait que la police était beaucoup moins nombreuse aujourd'hui que d'ordinaire.

Pendant que quelques journaux ont fait voyager Mme la duchesse de Berry, elle était enceinte et très avancée dans sa grossesse. On annonce que M. le duc d'Angoulême est très gravement malade.

Ce matin les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse se sont rendus à la folie St-James, sous le prétexte d'entretenir M. Thiers des intérêts hollandais. On se retrouverait en jeu, mais en réalité pour connaître les résultats d'une conférence militaire tenue hier en présence des envoyés d'Espagne et d'Angleterre. Il paraît qu'on ne leur a pas fait mystère de l'envoi en Espagne d'un corps de 20,000 hommes qui servira comme auxiliaire de la légion étrangère.

Il paraît d'une autre part que la question de la liquidation de la dette des anciens Pays-Bas, entrave toujours puissamment la solution des affaires de Belgique, qui n'ont plus que des difficultés financières à rencontrer.

### LETTRES SUR L'ESPAGNE.

Sarragose, 10 juillet 1836.

Lorsque Louis XIV, après l'acceptation du testament de Charles II, disait à son petit-fils, Philippe V, du roi d'Espagne: « Il n'y a plus de Pyrénées, » ces mots, devenus si célèbres, suffiraient, à défaut de l'histoire, pour prouver que le Grand-Roi n'avait jamais vu l'Espagne, ni traversé les Pyrénées. Jamais, en effet, la nature ne sépara plus nettement deux pays, et n'écrivit sur le sol même, en caractère plus éclatant, les signes et les motifs de leur séparation. Les Pyrénées, cette immense muraille de vingt cinq lieues d'épaisseur, présente, en effet, sur les deux versants opposés, et à quelques pas de distance, les contrastes les plus tranchés. Quant on gravit les montagnes du côté de la France, et qu'on s'élève d'étage en étage jusqu'au sommet de cette chaîne imposante, on chemine au milieu de continus enchantements. La route d'Oloron, la seule que les bandes de Navarre aient laissée libre, remonte une gorge rapide, creusée sur le Gave, où toutes les richesses de la nature sauvage sont déployées à profusion. L'étroit sentier suit le cours du torrent; au-dessus de sa tête le voyageur voit s'élever les cimes couvertes de neiges, la croupe des montagnes est garnie d'une végétation abondante, tantôt d'arbres à chevelure pendante, tantôt de buissons épais qui la revêtent comme une toison courte et serrée; du haut de ces sommets neigeux, les cascades écumeuses descendent à grand bruit, l'eau tombe à vos côtés, débouche et jaillit sous vos pieds; des cabanes suspendues sur les pentes et environnées de culture attestent à la fois la présence et l'industrie de l'homme au milieu de ces beautés sauvages. Je ne crois pas qu'il puisse exister ailleurs rien de plus grandiose, de plus gracieux et de plus varié tout ensemble. Mais à peine a-t-on touché le sommet des montagnes, et redescend-on du côté de l'Espagne, que le spectacle change; partout une nature sauvage, aride, inhabité; c'est la vie et la mort, le désert de l'oasis à vingt pas de distance. Deux torrents fraternellement route; du côté de la France le Gave, du côté de l'Espagne le Gallago; le chemin suit leurs mille détours au milieu de précipices profonds. Quelques lieues avant d'arriver à la frontière, on quitte la voiture pour prendre des mulets, véritable monture prédestinée au milieu de ces gorges escarpées.

Pour un novice cette manière de voyager a quelque chose d'imposant; au moment surtout où l'on commence à redescendre du

— On lit dans la correspondance parisienne de l'Echo de Rouen du 4, l'article suivant :

« On nous écrit de Paris qu'après le crime d'Alibeu, il y a eu une grande fermentation parmi les prisonniers politiques de Doulens. Les uns ont porté aux nues le courage et la vertu du régicide, et ont donné libre cours à des sentiments qui correspondent à cet enthousiasme d'admiration; d'autres au contraire ont repoussé toute solidarité avec l'assassinat, et protesté que la pensée ne s'en était jamais mêlée à leurs convictions ou à leurs égarements, et qu'ils en avaient horreur. Ces derniers, au nombre de douze, faisant partie de la catégorie de Lyon et ouvriers de cette ville, ont consommé cette scission. Délivrés alors du joug qui leur était imposé de ne recourir à aucun témoignage de reconnaissance ou de modération, ils se sont adressés avec confiance à la clémence royale, et ils n'ont pas tardé à en ressentir les effets. Une commutation de peine est promptement venue adoucir leur sort. »

— Les princes de Prusse doivent, dit-on, arriver à Paris dans le commencement de l'automne, leur arrivée serait suivie de celle de M. de Metternich que des affaires appellent actuellement en Bohême. Il y aurait à cette époque à Paris beaucoup de personnages influents, et l'idée d'un congrès ne serait pas éloignée. Des négociations diplomatiques de haute portée, la question hollandaise et belge, seraient mises en jeu. Le palais de Fontainebleau serait le rendez-vous général. La cour s'y transporterait pendant un mois. Le concours des étrangers sera immense à Paris à cette époque.

— On assure que M. le baron de Taylor, qu'une absence mystérieuse tenait éloigné de Paris sans que ses amis pussent en pénétrer les causes, nous revient bientôt de Madrid avec une magnifique collection de tableaux de l'école espagnole. On a saisi avec habileté l'occasion qu'offrirait la vente du mobilier des couvents supprimés pour employer à cet achat huit cent mille francs; et notre musée, dont la galerie espagnole se trouvait la plus faible, deviendrait par cette acquisition inattendue aussi complet que possible. Quand au secret du voyage, il a servi à favoriser M. Taylor dans des emplettes que l'Angleterre, la Bavière et la Russie se seraient empressées de troubler à prix d'or, si la mission eût été officiellement annoncée. Voilà le marchandé. Sout bien attrapé.

— Un violent orage a éclaté l'avant-dernière nuit sur Paris et dans les environs. La foudre est tombée sur l'établissement des omnibus restaurants, rue de Navarin, vers deux heures et demi du matin, avec un fracas épouvantable mais sans occasionner de dommage. A Ville-d'Avray, près de Saint-Cloud, un homme a été tué sur sa voiture par la foudre.

La foudre a broyé le cerveau de ce malheureux, a traversé la charrette et a disjoint les pavés de la route. L'homme foudroyé n'était pas seul; mais son camarade n'a pas été atteint, ou du moins n'a eu que les cheveux roussis par le tonnerre.

### LA FAMILLE ROTHSCHILD.

Le Journal des Débats publie sur la famille Rothschild, l'article suivant qu'on ne lira pas sans intérêt :

« La sensation qu'a produite sur la Bourse de Paris et sur

celle de Londres la mort de M. Nathan de Rothschild, et le retentissement que lui donne la presse, attestent que ce n'est pas un événement ordinaire, et que tout le monde s'accorde à y voir autre chose qu'un malheur privé ou que la substitution d'un chef à un autre dans une vaste maison de commerce.

« La fortune de la maison Rothschild date du commencement du dix-neuvième siècle. Elle commença sous d'heureux auspices; car M. de Rothschild père, fondateur de la maison, se signala par un acte de haute probité envers l'électeur de Hesse qui l'avait fait son banquier. A sa mort en 1812, il laissa cinq fils, les mêmes qui sont aujourd'hui établis à Paris, à Vienne, à Francfort, à Naples, et M. Nathan qui était le chef de la maison de Londres. Les principaux établissements des cinq frères étaient alors en Angleterre et en Allemagne. M. Nathan fut bientôt renommé à Londres pour la justesse et la sûreté de son coup-d'œil. Placé dans le centre des capitaux européens, il contribua puissamment au développement rapide des richesses que ces frères et lui avaient reçues de leur père. Il acquit en peu de temps une grande influence à l'échiquier et à la Banque d'Angleterre. A une époque où les banquiers anglais, effrayés par les dépenses exorbitantes de la Grande-Bretagne (1) et par la dépréciation du papier-monnaie, refusaient leur concours au cabinet de Saint-James, M. Nathan de Rothschild lui continua imperturbablement le sien. Il répondait alors à l'un de ses amis qui lui adressait des représentations sur le danger qu'il courait, « qu'il tenait à honneur de succomber avec le gouvernement. » Ces temps sont assez loin de nous pour que nous puissions nous résoudre à oublier, pour un instant, quel était l'adversaire contre lequel luttaient alors la Grande-Bretagne. En faisant cet effort sur soi-même, il est impossible de ne pas admirer la hauteur de vues et la force de résolution dont fit preuve alors M. de Rothschild. Il arrive trop rarement au commerce de s'associer aussi étroitement à la fortune publique.

« Après la signature de la paix, la maison Rothschild fut chargée par le gouvernement anglais et par la plupart des princes du continent, du recouvrement de leurs créances sur la France. Bientôt des relations de commerce multipliées s'établirent entre tous les peuples de l'Europe. Les Rothschild, qui avaient les grands manèges de fonds qu'amena le traité de Paris, et qui étaient partout en personne ou par leurs agents dévoués, se trouvèrent tout portés pour entreprendre sur une grande échelle les mouvements financiers et les opérations de change qu'exigea l'extension subite des rapports commerciaux. Ils furent principalement alors les banquiers du commerce plutôt que ceux des rois et des gouvernements, et ils réduisirent beaucoup le cours du change. Ils ne prirent point de part à nos grands emprunts de 1816, de 1817 et de 1818. La première affaire considérable qu'ils traitèrent avec le gouvernement français fut l'emprunt de 1823, qui produisit net au Trésor 414 millions. A la même époque, ils négocièrent des emprunts pour le compte des gouvernements d'Autriche et de Prusse.

« Il s'en faut cependant que de 1815 à 1823 la maison Rothschild soit restée étrangère aux affaires des gouverne-

(1) En 1813, les dépenses courantes de l'Angleterre, c'est-à-dire, abstraction faite du service de la dette, s'élevèrent à 78 millions sterling, c'est-à-dire à 2 milliards.

dans la poussière et qui s'épluchent réciproquement leur vermine. Parcourez Lyon, Rouen, et dans ces villes les quartiers les plus sales et les plus misérables, et vous n'aurez pas encore l'idée de cette misère squalide et dégoûtante. Nos mandians semblent souffrir de la misère et de la saleté; ceux-là en vivent; ils y demeurent, ils y sont nés, ils y mourront; c'est pour eux une seconde nature. Du reste, aux aventures et à la poésie près, vous retrouverez dans les salles Auberges de ce pays la physionomie des hôteliers du temps de Quichotte, de grandes salles soutenues par des piliers, pas de chaises, mais un banc de pierre circulaire ménagé dans le mur; le foyer est au milieu de la salle; le plafond, en forme de cône, reçoit la fumée et sert de tuyau. Inutile de parler des infâmes *ratatouilles* qu'on vous y donne à manger. Vous êtes à vingt lieues de la France; vous pourriez vous en croire à deux mille lieues. L'amour du gain lui-même n'a pu vaincre cette paresse traditionnelle, cette insouciance du lendemain qui élève entre l'Espagne et la France une barrière plus haute et plus difficile à franchir que les Pyrénées.

Une chose qui étonne encore le voyageur à son début, c'est la vérialité, j'allais presque dire la mendicité des douaniers. Les règlements ne sont pas ici moins scrupuleux qu'en France; les passeports et les bagages sont l'occasion d'une multitude de petites avanies; heureusement qu'on sait de longue date ce qu'il faut pour apaiser le zèle des douaniers; il y a une transaction à faire avec eux, moyennant laquelle vous ferez entrer en Espagne le royaume de France tout entier s'il vous en prend envie; mettez leur une piastre dans la main et tout sera dit, et si vous oubliez de le faire, ils vous le rappelleront, et vous pourrez, sans effrayer la pudeur de ces honnêtes fonctionnaires, leur faire votre numéro publiquement en présence de vingt personnes; ils ne broncheront pas.

La beauté du sol de l'Espagne est une chose classique et consacrée, les romances en retentissent, les ballades ne tarissent pas sur les bois de citronniers et la fertilité de ce climat aimé du ciel; allez même aux ouvrages sérieux, lisez l'histoire de la guerre d'Espagne, par M. le comte de Toréno, et le grave historien vous entretiendra des champs fertiles des bords de l'Èbre, des bois d'oliviers, et de la verdure qui pare ces campagnes fortunées. Que ces descriptions aient pu être exactes autrefois, je veux bien le croire, mais aujourd'hui on chercherait vainement dans toute la France, les Landes comprises, quelque chose d'aussi

mens européens. Pendant cet intervalle, ils prêtaient 125 millions à la Prusse et ils aidaient de toutes leurs forces l'accomplissement d'une des plus grandes mesures financières qui aient été réalisées dans les temps modernes, la reprise des paiements en espèces à la Banque d'Angleterre. En 1797, le cabinet anglais s'était vu dans la nécessité d'autoriser la Banque à suspendre l'échange de ces billets à vue contre de l'or. Ces billets eurent un cours forcé; il n'y eut plus en Angleterre que du papier monnaie. Après la paix, il fallut revenir à l'usage des métaux. Un acte du Parlement, de 1819, connu sous le nom de *M. Peel's Act*, donna à la Banque jusqu'en 1823 pour se préparer à ce grand changement. M. Nathan de Rothschild prit une part active aux combinaisons qui précéderent l'adoption du bill et à celles qui pourvurent l'Angleterre de l'immense quantité d'or qui lui devenait indispensable (l'or monnayé s'éleva aujourd'hui, dans le Royaume-Uni, à plus d'un milliard). La reprise du paiement en espèces eut même lieu, grâce à l'énergie de ses efforts, deux ans avant l'époque fatale déterminée par le Parlement. Cette mesure avait une haute portée politique et commerciale. Entre autres effets, elle eut celui d'améliorer notablement la condition de deux classes, celles des rentiers et des employés de l'Etat. Les uns et les autres étaient payés en billets de Banque, et la livre sterling de papier ne valait que 20 à 22 fr., au lieu de 25; elle était souvent tombée à 18, et momentanément à 15 fr. Pour faire concevoir quel était le nombre de ceux qu'intéressait cette restauration financière, il suffit de dire que l'intérêt de la dette fondée était de 700 millions à la fin de la guerre, et que les traitements des fonctionnaires s'élevaient alors à une somme non moins considérable.

La grande crise de 1825-26 qui renversa tant de maisons puissantes, n'ébranla par les Rothschild. Depuis cette époque, leur maison a toujours été gagnant un ascendant nouveau près des gouvernements et dans le commerce. Ils ont été chargés de la plupart des emprunts des Etats allemands, italiens, Rome comprise, de ceux de la Belgique, et dans ces derniers temps, ils ont fait des avances considérables à l'Espagne. Dans une circonstance récente, on les a vus chargés des affaires des Etats-Unis. En France, ils ont négocié l'emprunt de 80 millions en 1830, et ont eu une forte part de ceux de 120 millions en 1831, et 150 millions en 1832. La dernière grande opération soustraite spécialement par M. Nathan de Rothschild est l'emprunt anglais de 500 millions destiné à indemniser les colons et à racheter les noirs esclaves des colonies britanniques. C'est aussi par ses soins que depuis peu de temps la maison Rothschild est parvenue à faire prévaloir ses traites sur toutes les autres dans le vaste commerce de la Chine.

Un fait entre autres nous semble propre à donner la mesure de la supériorité de M. Nathan de Rothschild. De 1818 à 1832, la somme totale des emprunts contractés sur la place de Londres pour le compte des gouvernements étrangers a été de 1 milliard 417 millions. Ceux dont les intérêts ont été payés forment un capital de 658 millions; sur quoi ceux négociés par la maison Rothschild représentent 545 millions. Pour aucun de ceux dont elle s'était chargée le service des intérêts n'a été suspendu.

L'unité de cette maison qui domine par ses emplois toutes les métropoles financières de l'Europe, qui a entre les mains les signatures des négociants de tous les pays, et qui s'est trouvée chargée simultanément des affaires de presque toutes les puissances, a produit des résultats politiques incontestables. Dans la crise européenne qui a suivi 1830, elle a été un gage de paix. Le commerce en général aime la paix parce qu'il en a besoin. De tous les commerçants, ceux qui président au mouvement des capitaux sont ceux qui redoutent le plus la guerre. Ils l'ont vivement manifesté en France à diverses reprises depuis 1830, parmi les vicissitudes de notre politique intérieure. La maison Rothschild qui s'était constituée solidaire de tous les gouvernements, un seul excepté, celui de Russie, et qui avait ses intérêts indissolublement liés à ceux des commerçants et des capitalistes de tous les pays, résumait à un haut degré par le fait seul de son existence la nécessité et le désir de la paix. Elle a donc pesé réellement dans la balance politique en faveur du système conservateur de tout le poids que possèdent aujourd'hui de vastes capitaux, ni plus ni moins. Sous ce rapport il n'y a aucune exagération à dire que le

nu, d'aussi aride et d'aussi dépeuplé que la vallée du Gallego qui conduit à Saragosse.

Dans une étendue de plus de vingt-cinq lieues, il n'y a pas un arbre; ceci est à la lettre; un sol poudreux, où gisent clair-semées quelques touffes de romarin; voilà tout ce qu'on rencontre d'Ayerbe, à Saragosse; quelques petites villes telles que Gurra et Zuera, d'ailleurs pas un seul village; voilà découru un horizon de deux à trois lieues de rayon, et dans ce vaste espace pas une habitation, pas le moindre bouquet d'oliviers; un terrain semé de galets, des romarins à perte de vue, une poussière épaisse suspendue dans une atmosphère stagnante, voilà tout. Du reste ce terrain si aride en apparence serait, dit-on, susceptible de recevoir des plantations utiles; beaucoup d'arbres, tels que le sapin, le chêne, le châtaignier y viendraient à merveille et attireraient de plus en plus de beaucoup d'autres à grand besoin; mais il en est de cela comme de beaucoup d'autres choses en Espagne: on peut, mais on ne veut pas, l'homme a la richesse à ses pieds, mais il ne prendra pas la peine de la ramasser.

Enfin, après un trajet de quarante lieues au travers de ces campagnes tristes et désolées, on découvre Saragosse. Longtemps avant d'arriver on aperçoit les clochers et les dômes innombrables qui dominent de loin à cette cité célèbre l'aspect d'une ville orientale. Saragosse, qui compte environ cinquante mille âmes, possède quarante-huit églises ou couvens maintenant déserts, depuis la récente expulsion des moines. La célèbre cathédrale de Notre-Dame del Pilar se fait remarquer surtout par plusieurs petits dômes recouverts d'une mosaïque en carreaux jaunes qui font de loin l'effet du cuivre ou de l'or.

La ville n'est pas belle; les rues sont étroites, mal pavées, les maisons, mal bâties, sont d'une couleur grise qui rappelle le sol poudreux de la campagne; mais il y a dans cette ville un charme qui ne tient pas seulement aux souvenirs qu'elle rappelle, et qui lui imprime un cachet d'originalité particulière. Ce qu'il y a de beau, de magnifique dans Saragosse, de plus beau que les souvenirs et que les édifices, c'est sa population. A voir ces hommes aux proportions athlétiques, à l'œil américain, à la barbe épaisse, à la démarche grave, on se croirait dans l'Orient, et l'on s'explique comment Saragosse, située dans une plaine, sans murailles, sans fossés, dominée par l'éminence de Torréro qui était au pouvoir des Français, put soutenir contre ces

malheur qui vient de la frapper dans l'un de ses chefs, et qui lui ravit un homme d'une haute capacité, est une perte publique; car c'était M. Nathan de Rothschild qui avait, conjointement avec son frère, M. James de Rothschild de Paris, heureusement la haute direction des affaires de la maison. L'organisation qu'il a si puissamment contribué à fonder subsiste encore; et, aidée des lumières et de l'expérience des autres membres de cette nombreuse famille, elle soutiendra aisément le fardeau de tant d'affaires.

Le crédit public et privé, puissance toute moderne, est aujourd'hui solidement constitué en Europe. On en est redevable en grande partie à la maison Rothschild, quoique chez nous en particulier il en soit autrement, car c'est M. Lafitte qui a été le principal promoteur de notre système de crédit national. Il est digne de remarque que cette puissance choisie de préférence pour ses représentants des hommes appartenant à des nations qui ne comptent plus dans l'équilibre du monde, dont les débris sont persécutés et honnis sur la moitié du globe, ou qui n'ont jamais rempli qu'un rôle du dernier ordre; des juifs d'abord, puis des Genevois, et enfin des Grecs. A Londres et à Paris, comme à Francfort et à Hambourg les juifs sont en première ligne, et les Genevois occupent le second rang. Le premier banquier de St-Petersbourg est un juif; celui de Vienne un Grec. Necker était Genevois; M. Gellatin, qui est le premier financier de l'Union américaine, l'est aussi. Est-ce un simple effet du hasard, ou plutôt ne devons-nous pas considérer ce fait constant comme un merveilleux arrangement de la Providence, dont le résultat est de créer un contre poids naturel à l'esprit de conquête et de bouleversement, en plaçant les capitaux qui sont toujours favorables à la paix et au secours desquels la guerre ne peut néanmoins se passer, dans le domaine d'hommes aussi complètement dégagés que possible de toute pensée d'agrandissement territorial et de rivalité nationale.

NOUVELLES D'ESPAGNE.

Les dernières nouvelles de Madrid, en date du 29 juillet, ne parlent pas encore des désordres qui ont ensanglanté Malaga dans la journée du 26. D'après une correspondance directe de cette ville, il paraît que ces troubles auraient eu lieu par suite de la nomination de deux députés modérés, MM. Manescan et Barroso; la majorité des suffrages de la ville portait à la députation les candidats du parti exalté; mais les votes des autres districts électoraux ayant fait pencher la balance en faveur de leurs adversaires, la fureur des anarchistes a éclaté avec violence.

On écrit de la Galice que l'expédition de Gomez a souffert de grandes pertes, et que le général Espartaco a pu former un bataillon tout entier de déserteurs, anciens soldats des troupes de la Reine, incorporés dans les leurs par les carlistes.

Les élections de Léon sont favorables au ministère, mais on craint que Lérida ne nomme un révolutionnaire exalté. Le bruit de la mort du général Evans qui s'est répandu à la bourse de Londres, est dénué de fondement. (1)

BELGIQUE.

Bruxelles, 8 août, (Trois heures). — Avant la bourse le cours des espagnols était faible, on offrait l'actif à 35, quelques achats ont fait monter le prix à 35 1/2 3/8 argent. On remarque de bons preneurs pour de fortes parties. Les valeurs nationales sont recherchées.

Après la cote, on faisait 35 1/2 à 5/8, lorsque tout-à-coup des ventes ou offres multipliées ont fait tomber à 35 1/8, il reste le 1/4 argent.

Anvers, (deux heures). — Ardoin 34 3/4 7/8 35 35 1/8 A. 1/4 P. Amsterdam, 7 août (Société des effets). — Dette active 2 1/2 p. c. 56 1/2, Ardoin pièces de 85 liv. 35 3/4 1/2 3/4 13 1/2 7/8 13 1/2, grosses pièces 35 3/8.

Londres, 6 août (4 heures). — Les fluctuations du jour sont insignifiantes. Consolidés 91 1/4; hollandais 2 1/2 p. c. 56; 5 p. c. 103 3/4 à 101; espagnols active au comptant 36 1/8 à 1/4, passive 11 1/8 à 3/8, différée 15 1/8 à 3/8, portugais 5 p. c. 77 3/4 à 78 (hausse 3/8), 3 p. c. 48 1/8 à 3/8.

Marché des huiles et graines. — L'huile de colza à terme un peu mieux. Graines de colza demandées pour France. Les tourteaux de colza ont été payés de fr. 85 à 85 1/2. Ceux de lin sans affaires.

(1) V. Part. Liège.

Le Roi part ce matin (mardi) pour le camp avec les généraux d'Hane, Goblet et La Grotellerie. Il sera de retour dimanche. 19 mille hommes seront réunis à la revue. On s'attend à de nombreuses promotions.

Une lettre du camp de Beverloo, mande que le roi y est attendu pour aujourd'hui; on fera le même jour une attaque simulée sur le village de Courcelles, toutes les troupes auront une position à défendre ou à attaquer.

Demain il se donnera une bataille, le village d'Horsmaat sera le centre des opérations militaires.

On assure qu'il vient d'être décidé au ministère de la guerre que tous les régiments de cavalerie viendront tenir alternativement garnison à Bruxelles.

Le mouvement du chemin de fer a été énorme hier, ainsi que l'affluence d'étrangers quoique ce ne fût pas jour de fête spéciale.

C'est demain mardi que sera posée en présence de toute la famille de Mérode la première pierre du monument que l'on élève dans une des chapelles latérales de l'église Ste-Gudule à la mémoire de Frédéric de Mérode.

LIÈGE, LE 9 AOUT.

DU LUXEMBOURG.

CHEMIN DE FER. — ROUTE DE BASTOGNE A LIÈGE, ETC.

Nous venons d'apprendre que Mrs. Simons et de Ridder, doivent se rendre incessamment dans la province de Luxembourg pour aviser aux moyens d'y établir un chemin de fer.

Les renseignements que nous avons déjà recueillis à cet égard de personnes qui connaissent et habitent ce pays, ne nous laissent aucun doute que l'établissement de ce chemin soit possible, et cette possibilité suffit pour engager le gouvernement à s'en occuper sans retard.

Nous ne nous dissimulons pas que le projet ne présente quelques difficultés d'exécution; toutefois, d'après l'aperçu qui nous a été donné des localités et l'opinion d'hommes éclairés qui en ont une connaissance spéciale, ces difficultés ne sont pas aussi graves qu'on se l'imagine et les dépenses qu'il faudra faire pour les vaincre seront largement compensées par les avantages incalculables qui résulteront infailliblement de la construction d'une route de fer dans le Luxembourg, non seulement pour cette province mais pour toute la Belgique et pour le trésor public en particulier.

On sait qu'une des principales branches d'industrie de la province de Luxembourg est la forgerie, que les forges et les hauts fourneaux y sont nombreux, mais il est notoire que, depuis la séparation de la Belgique d'avec la France, ils sont restés à peu près dans l'inaction; la France était en effet le pays où les produits des forges du Luxembourg s'écoulaient le plus abondamment, les communications du Luxembourg avec la France étant plus faciles qu'avec les autres pays.

Depuis la séparation, les usines luxembourgeoises languissent, ce qui a pour cause les droits excessifs qui sont établis sur nos fers à leur entrée en France, droits qui à la vérité, ont subi une baisse dans ces derniers temps, mais une baisse insuffisante pour permettre aux maîtres de forges luxembourgeois de soutenir la concurrence avec les usiniers français.

Il est vrai que le gouvernement de juillet a fait espérer une diminution de ces droits, mais une diminution graduelle seulement, de sorte qu'avant qu'elle soit telle que les usiniers luxembourgeois puissent lutter avec les usiniers français, plusieurs années s'écouleront encore. — Il n'y a que l'établissement d'un chemin de fer dans le pays qui, dans l'état actuel des choses, puisse les dédommager du tort que leur a fait la séparation d'avec la France. Cette voie de communication serait pour eux d'un immense avantage: elle leur permettrait de faire écouler avec facilité et promptitude au centre et même dans toutes les parties de la Belgique, les produits de leurs usines; la construction même de ce chemin leur procurerait l'occasion de fournir les matériaux qu'elle nécessiterait.

Les exploitans des mines de fer y trouveraient aussi un grand avantage, parce qu'ils pourraient alors fournir le minerai aux forges de toute la Belgique. On sait que le Luxembourg abonde en minerai de fer, dont le besoin commence à se faire sentir en Belgique, et se fera sentir de plus en

plus en plus en Aragonais. Ainsi, dans la crise qui agite aujourd'hui l'Espagne, ils sont jusqu'ici demeurés fidèles au parti de la reine et à les en croire, jamais les bandes qui infestent le royaume de Valence et le Haut-Aragon n'osent se montrer devant Saragosse, jamais ils ne se soumettraient au Président. Cela n'empêche pas que, quelques jours avant mon arrivée, le général Narvaz s'était présenté devant Saragosse au nom de la Reine, le capitaine et le général, d'accord avec la portion active de la population, lui refusa l'entrée de la ville, disant fièrement que Saragosse saurait se défendre elle-même et n'avait pas besoin de secours. San Miguel fut destiné, mais il avait parlé selon le cœur des habitants. Ils ne recevront pas Don Carlos parce qu'ils veulent être maîtres chez eux: le même motif leur fait repousser les auxiliaires royaux; c'est un zèle tout négatif. Et sous toutes les apparences et les dénominations officielles dont les choses sont recouvertes, il y a véritablement avant tout un grand désir d'indépendance et d'isolement.

Parmi les nombreuses églises de Saragosse, deux surtout sont intéressantes à visiter, l'église de la Seo et Notre-Dame del Pilar. La première est plus riche, et construite dans un meilleur goût d'architecture; la seconde est célèbre par le miracle qu'y opéra le bienheureux apôtre saint Jacques, alors qu'il se rendait en Galice. S'étant mis en prière, la Vierge, touchée de son invocation, descendit du ciel et se posa sur un pilier qui a donné son nom à l'église, et qui est resté doué d'une vertu miraculeuse. Une statuette très-petite, représentant la mère du Christ, et habillée avec une grande magnificence, repose sur le pilier sacré qui est lui-même enfermé dans une immense pilier qui supportent la voûte de l'édifice; mais une ouverture ménagée dans la pierre permet aux fidèles de baisser pieusement le pilier intérieur, et de participer aux grâces qui sont attachées à cette dévotion populaire. Chaque dimanche, depuis six heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, on dit des messes dans la chapelle de la Vierge, sans désemparer. La classe bourgeoise ne s'y voit pas, mais le peuple y fait foule. Des voiles tendues aux vitraux répandent dans l'église une obscurité pleine de recueillement, hommes et femmes sont à genoux sur la pierre nue, et l'on entend, avec les paroles du prêtre, que le bruissement perpétuel des éventails qui s'agitent dans l'obscurité comme une volée d'oiseaux dans

plus. Il abonde aussi en mines de plomb, en bois de toute espèce; la difficulté, la rareté des communications dans cette province, ont fait jusqu'à présent obstacle à ce qu'on en tirât parti ou du moins tout le parti qu'on pourrait en tirer.

Au moyen d'un chemin de fer, on utiliserait ces richesses restées, en quelque sorte, stériles à défaut de voie de transport; les forges de cette province y redoubleraient d'activité, de nouvelles usines s'établiraient, ses belles carrières d'ardoises s'exploiteraient, son commerce de bestiaux, de laines, de bois, de charbons si brillant sous le régime français reprendrait bientôt l'activité qu'il avait alors. — Le sol de ce pays qui, d'ailleurs, dans sa plus grande partie, est déjà très-fertile, acquerrait par la facilité du transport de ses productions, par le moyen aussi prompt que commode d'y transporter la chaux, la marne, la houille, les cendres et d'autres engrais, une valeur infiniment supérieure à celle qu'il a actuellement.

Le trésor public y gagnerait évidemment; l'augmentation de valeur qu'acquerraient les biens fonds, l'accroissement de la population qui serait une conséquence des faits que nous avons déjà signalés, aurait pour résultat infaillible de majorer considérablement le produit des contributions tant directes qu'indirectes.

Un autre avantage qui résulterait de la construction de ce chemin de fer, et qui ne serait, certes pas le moins important, c'est que pouvant traverser la partie du Luxembourg, cédée à la Belgique, sans toucher à la partie hollandaise en le dirigeant de Liège par Bastogne, vers les fonds de Fauvillers, de Habay la Neuve, Etalle, Châtillon, Longwy jusqu'à Metz, ce chemin, qui n'embrancherait qu'une surface de 40 lieues, se lierait au grand système de chemin de fer projeté en France et qui doit unir Paris à Metz et Strasbourg, et présenterait ainsi la voie la plus directe pour aller, soit dans le midi de la France par la Lorraine, la Bourgogne, etc., soit en Suisse, en Italie, et on peut assurer que, de tous les chemins de fer de la Belgique, celui-ci ne serait pas le moins fréquent.

Quant aux difficultés d'exécution nous avons déjà dit qu'elles ne sont pas si graves qu'on se l'imagine, nous pouvons même dire avec certitude qu'elles ne sont pas aussi graves que celles que rencontrera la construction du chemin de fer de Liège à Aix la Chapelle. Il nous semble qu'on pourrait, pour l'établissement du chemin de fer du Luxembourg, utiliser du moins dans une certaine étendue, jusque près de Houffalize, par exemple, le nivellement établi pour le canal de l'Ourse, et que, dans la supposition que ce canal dût s'achever, on pourrait établir une ligne parallèle à la sienne et former des remblais, des tranchées, des galeries souterraines, là où les courbes décrites par le canal étant trop prononcées, forceraient de s'en écarter.

En définitif, ce qui manque à la province de Luxembourg ce sont des moyens de communication; donnez lui des routes et vous la mettez à même non seulement de faire circuler d'une de ses extrémités à l'autre les produits de son sol et de son industrie, mais encore de lutter avantageusement sur les marchés des diverses parties de la Belgique que le sort a le plus favorisées.

Les conséquences de l'isolement de cette province ont été, il est vrai, appréciées par le gouvernement; depuis longtemps il s'agit de créer différentes routes, mais on ne voit pas arriver le jour de la mise à exécution de travaux aussi utiles.

C'est ainsi que le projet de route qui doit lier Bastogne, centre du Luxembourg, avec Liège par Aiwaille, éprouve des retards dans son exécution; on ne sait sous l'influence de quelles considérations; il en est de même des levées qui doivent établir des lignes de communication de Stavelot par Dikrich à Trèves de Bastogne à Dikrich et Echternach, de Bastogne à Neufchâteau. Ces projets honorent le gouvernement sans doute; mais les Luxembourgeois, qui n'oublieront pas que leur pays était une véritable impasse avant la révolution, lui devront bien plus de reconnaissance, lorsqu'ils verront commencer enfin des travaux d'une aussi urgente nécessité. On a lieu d'espérer que les réflexions que nous venons d'exposer provoqueront la sollicitude des députés du Luxembourg sur des projets dont l'exécution serait une source de richesses pour la province, dont ils sont plus spécialement chargés de défendre les intérêts.

Bien que le scepticisme ait gagné du terrain en Espagne, ces hommes rudes, à la poitrine velue, à la carrure puissante, paraissent prier avec un fervent qu'à quelque chose de formidable pour qui se souvient de l'action terrible qu'ont autrefois exercée des croyances qui semblent sommeiller aujourd'hui.

La beauté des Aragonais n'est pas proverbiale comme celle des Andalouses ou des Valenciennes, et pourtant il est impossible de ne pas admirer le genre de beauté qui leur est particulier, et auquel les yeux, dans nos climats plus septentrionaux, ne sont pas habitués. Ce qui frappe dans nos Aragonais, c'est la richesse et l'ardeur de la constitution, la pureté de leur teint, le feu de leurs yeux qui brillent sous leurs mantilles noires. Car, par une singularité digne de remarque, le noir est, dans ce climat brûlant, la seule couleur portée par les femmes dont la contagion des modes françaises n'a pas encore défiguré le costume. Ce voile noir posé sur la tête nue, et tombant sur les épaules et sur les bras, a quelque chose de monastique qui donne aux jeunes femmes un air de nonnes agitées de passions profanes, et aux vieilles un air de prophétesses et de sibylles qui parle à l'imagination.

Je m'arrête, Monsieur, je n'ai pu guère aujourd'hui vous retracer que quelques impressions rapides et sans ordre, et cependant, ces premiers pas que l'on fait en Espagne ne font-ils pas dès l'abord en trevoir la gravité des questions qui s'agitent aujourd'hui dans ce pays malheureux? Ces hautes montagnes qui le séparent de la France, qui tournent vers la France toute leur richesse et toute leur parure, et qui ne montrent à l'Espagne qu'un front sévère et dégariné; cette barrière opposée par la nature aux relations de deux peuples qui ont tant besoin l'un de l'autre; ces communications pénibles, et plus loin ce sol à la fois fertile et inculte, ce désert créé par l'insouciance et la paresse aux portes de la France, ces populations si belles et si misérables, si favorisées de la nature et si abandonnées de la Providence humaine, cette opiniâtreté de caractère, cet attachement au passé chez des hommes qui ne semblent eux-mêmes qu'une génération du douzième siècle égarée dans le nôtre, cet esprit d'individualité et d'isolement à une époque où les individus semblent tous devoir être absorbés au profit de je ne sais quelle unité gigantesque, toutes ces observations courantes qu'on recueille ici sur les grands chemins, ne

INTERVENTION EN ESPAGNE.

Le gouvernement français s'est enfin décidé à intervenir dans la guerre d'Espagne. C'est du moins ce qui résulte des nouvelles publiées ce matin par l'Indépendant. Voici comment il porte ce journal :

« Nous recevons par voie extraordinaire une lettre de Paris, du 7 août, qui nous annonce une importante nouvelle. Le cabinet des Tuileries vient de se décider à envoyer 20,000 hommes en Espagne sous les ordres du général Bugeaud. Notre correspondant, en position d'être très-bien informé, nous donne comme positif le rappel de M. Rayneval de son ambassade à Madrid où il sera remplacé par un chargé d'affaires, M. Bois-le-Comte.

La détermination du gouvernement français prouve et la gravité de la situation de la Péninsule, et la ferme résolution où l'on est d'empêcher à tout prix le triomphe de don Carlos.

Hier dans la matinée, les pontonniers ont retiré de la Meuse, à l'endroit nommé *Ile aux Osiers*, quai St. Léonard, le cadavre déjà en putréfaction d'un inconnu vêtu d'un sarrau de toile bleue, d'un gilet et d'un pantalon de drap gris, et ayant aux pieds des chaussettes de laine blanche et des bottines. Il n'a rien été trouvé dans ses poches qui put le faire reconnaître.

Il résulte de l'autopsie faite par M. le docteur Beccasseau que cet individu est mort d'une asphyxie par submersion.

Les chevaux de lord Seymour sont arrivés à Liège. Ainsi, les courses présenteront beaucoup d'intérêt : on verra se renouveler la lutte, dans laquelle la Société Vervétoise a obtenu l'avantage aux dernières courses de Bruxelles.

Ce matin, une vingtaine de chevaux qui doivent paraître dans diverses courses, parcouraient l'hydropne.

— C'est par erreur que le prix des cartes pour chaque voiture a été porté à 5 francs. — C'est 8 francs qu'on doit lire.

Le prix des cartes pour chaque tilbury doit être porté à 5 francs au lieu de 4.

— La commission chargée d'organiser les fêtes du 14 et du 15 de ce mois annonce que le 15 il y aura bal à la salle de spectacle. Le prix d'une carte pour cavalier et dame est de cinq francs. S'adresser dans la galerie du spectacle.

On écrit de Mons, 6 août :

MULTITUDE DE FOURMIS. — Hier vendredi, on a vu le pavé de nos rues couvert de fourmis dites fauves, les unes ailées, les autres sans ailes. On sait que celles-ci sont les ouvrières. D'où viennent ces insectes qui habitent ordinairement nos bois, et comment se trouvent-ils tout d'un coup transportés dans tous les points d'une ville, car on a pu les rencontrer en effet dans toutes nos rues et presque en même temps. Nous laisserons nos naturalistes répondre à cette question nous bornant à relater le fait.

— M. Cousin a fait connaître à l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, qu'il venait de découvrir des manuscrits inconnus de Roger Bacon, à Douai et à Amiens.

— Le *Volksvriend* contient dans son dernier numéro trois nouvelles apologies du noble Allibaut (den edelen Allibaut). Ailleurs, il approuve le plan trouvé, dit-on, dans les papiers d'un étudiant, à Paris, de livrer au peuple les caves de la banque de France. Il ajoute que la banque de Belgique appartient également au peuple qui fera bien de s'en emparer à la première occasion favorable. Le *Volksvriend* nous apprend aussi qu'Allibaut avait le droit de condamner Louis-Philippe à mort, mais que Louis Philippe n'avait pas celui de faire mettre à mort Allibaut.

— L'intervention française en Espagne donne un nouvel intérêt aux lettres que le *Journal des Débats* se propose de publier sur la Péninsule. Nous reproduisons la première dans notre feuilleton de ce jour.

CONGRÈS SCIENTIFIQUE.

Séance du 8 août. — Les procès-verbaux des diverses sections ont offert peu d'intérêt.

MM. Julien, de Reiffenberg et Mme. Félix de la Motte, ont lu des vers que l'auditoire a vivement applaudis.

M. Colson a lu ensuite un mémoire sur la question de savoir si la

mettent-elles pas sur la voie du mal intérieur qui désole l'Espagne? N'est-ce pas là le problème vivant dont il faut étudier les termes et scruter le caractère, si l'on veut connaître la nature intime d'une révolution qui ne ressemble guère à celle dont notre siècle a déjà été témoin, que par des noms et des costumes d'emprunt? (*J. des Débats.*)

M. Modave nous adresse les couplets suivants qu'il a chantés au banquet dans lequel se sont réunis les membres du congrès scientifique.

LE PROGRÈS.

Air: du Dieu des bonnes Gens.

Belge, poursuis ta brillante carrière!  
A l'applaudir force tes fiers rivaux!  
Un docte essaim accourt sous ta bannière  
S'associer à tes nobles travaux.  
La liberté, secondant la science,  
Vers le progrès pou-se l'esprit humain:  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.  
Heureux qui sent le besoin de connaître!  
Pour lui l'étude a de puissants attraits:  
Par les talents il embellit son être;  
Son cœur s'anime au flambeau du progrès.  
A ses efforts la flatteuse espérance  
Absente un jour, sourit le lendemain.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.

Le vrai savoir donne un nouveau baptême:  
Dès qu'il s'instruit, l'homme est déjà meilleur.  
Il s'agrandit, il s'ennoblit lui-même,  
Et sait du sort maîtriser la rigueur.  
Quand la patrie invoque sa vaillance  
Pour la défendre il porte un cœur romain.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.

Belgique peut avoir une littérature nationale. L'auteur s'est prononcé pour la négative.

Ce jeune professeur s'attache d'abord à démontrer la similitude qui existe entre les mœurs françaises et les nôtres; il en conclut que notre littérature ne peut avoir un cachet qui lui soit propre. Voici comment M. Colson s'est exprimé à ce sujet :

« Le peuple belge, essentiellement industriel et agricole, est essentiellement positif, parce qu'il ne donne à la culture et à la jouissance des beaux-arts que le temps bien court qu'il ne donne pas aux affaires de commerce et d'argent. En effet, quel encouragement, quel appui les artistes et surtout les littérateurs reçoivent-ils en Belgique? Aucun. On n'y témoigne pour eux qu'une assez froide indifférence. Quelques Belges, hommes de talent et de courage, ont essayé la poésie, d'autres l'art dramatique, et leurs ouvrages étaient assez bien faits pour en augurer un bel avenir. Qu'en est-il arrivé? C'est que les journaux, hormis deux ou trois, qui passent pour être les organes de l'opinion publique, n'en ont rien dit ou n'en ont parlé que d'une manière vague, tendant à faire croire qu'il n'y avait réellement rien de très-bon à en dire; l'auteur fait imprimer son œuvre, et elle reste ignorée dans la boutique du libraire; et cent autres circonstances du même genre dont je vous épargne la fastidieuse énumération. »

« Est-ce là le moyen d'animer au travail le poète ou l'artiste qui cherche souvent moins la fortune que la gloire? C'est par des encouragements nombreux et hautement proclamés qu'il fallait saluer cette aurore littéraire; on pouvait lui préparer un jour le succès d'une couronne, et je crains fort qu'on ne lui ait donné qu'un tombeau. »

Nous pensions que plusieurs des propositions émises dans le travail de M. Colson, suscitaient quelque discussion; mais nous avons été trompés dans notre attente.

M. de Caumont a terminé la séance par un résumé des travaux du congrès, et par quelques considérations sur l'utilité des réunions de savans. On l'a vivement applaudi.

M. Pape, si justement estimé du monde musical par les importantes inventions dont il a enrichi l'art du facteur de piano, vient d'en agrandir encore le cercle en créant les pianos-tables de forme ronde, ovale ou octogone. Les grandes améliorations apportées par M. Pape dans le mécanisme des pianos à queue leur a valu à Londres, pendant la saison qui vient de finir, le plus éclatant accueil, et les premiers pianistes, tels que Moschelles, Talberg et Mme. Anderson, se sont servis de ces beaux instrumens dans les concerts avec le plus grand succès. Tous ces pianos possèdent ce perfectionnement, pour lequel M. Pape a été breveté d'invention, il y a quelques années, et qui consiste à donner au touché le degré de douceur ou de fermeté voulu par l'exécutant.

VENTE DE MARCHANDISES NEUVES.

Liège, le 9 août 1836.

A MM. les Rédacteurs du POLITIQUE.

Messieurs, l'auteur de la lettre sur les ventes de marchandises neuves, s'est, je pense, donné beaucoup de peine inutile, pour rechercher des lois, des arrêtés, et des réglemens, concernant la vente des marchandises neuves en hausse publique. Voici pourquoi : je pense que la défense qu'on pourrait faire de ces sortes de ventes, serait plus nuisible qu'utile au commerce, dont on a cru soutenir ici les intérêts.

Je ne crois pas d'abord que les ventes de marchandises dans les salles de vente et ailleurs, soient assez considérables pour nuire réellement au commerce, et pour s'en convaincre on n'aurait qu'à prendre connaissance des procès-verbaux des opérations de ce genre. De plus ces mêmes procès-verbaux prouveraient, que le peu d'objets neufs qui sont vendus aux enchères sont des fonds ou des rebuts de magasins, dont les négocians sont bien aise de se débarrasser à peu près à tout prix.

Quant aux marchandises neuves, et dont la vente pourrait porter préjudice au commerce, je demanderais, si un négociant, qui a la ressource du *Mont-de-Piété*, consentira à les envoyer aux ventes publiques où il aura la certitude d'éprouver une perte de 50 p. c. au moins? Je ne le crois pas. A la vérité, la vente des marchandises qui a eu lieu à la douane, a pu occasionner quelque tort. Cependant je dirai que bien peu de particuliers y ont assisté. Il faut bien d'ailleurs que l'administration se défasse des marchandises saisies. Je croyais que tout concilier serait de n'exposer ces marchandises aux enchères que par lots assez forts.

Agréz, etc.

Mais plaignons l'homme ivre d'un faux génie :

Le trait qu'il lance est un poison mortel ;  
Son talent brille, ainsi qu'un incendie ;  
Il vent saper et le trône et l'autel.  
Ah! réprouvons sa coupable éloquence,  
Et conjurons son projet inhumain.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons nous la main.

Non, le progrès n'enfante point d'orages ;

Son noble but est de les prévenir :  
Si des erreurs il perce les nuages,  
De vérités il dote l'avenir,  
Des lois, des mœurs consacre la puissance,  
Et l'introuvable au fond du cœur humain.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons nous la main.

De l'industrie en richesses féconde,

Le char a pris un plus rapide essor.  
Bientôt les rails, en sillonnant le monde,  
Feront partout couler des fleuves d'or.  
La paix, les arts amenant l'abondance,  
Des nations cimentent l'hymanité.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.

Enfans des arts dont l'heureuse influence

Donne la vie à nos féconds climats;  
Déjà vers vous la gloire qui s'avance,  
D'un doux murmure environne vos pas.  
Sur notre sol propager la science,  
C'est du bonheur nous frayer le chemin.  
Amis, formons une sainte alliance,  
Et donnons-nous la main.

PENSIONS.

Le directeur du trésor dans la province de Liège, informe les intéressés que le paiement des pensions à charge de l'état pour le deuxième trimestre de 1836, sera ouvert à son bureau, rue derrière St-Thomas, n° 332, à partir du 10 août courant.

Le bâtonnier de l'ordre des avocats près la cour d'appel de Liège invite, en exécution de l'art. 2 de l'arrêté royal du 5 août 1836, MM. les avocats inscrits au tableau, à s'assembler au palais de ladite Cour, le douze août 1836, quatre heures précises de relevée, à l'effet de procéder directement à l'élection du bâtonnier et des membres du conseil de discipline de l'ordre des avocats, pour l'année judiciaire de 1836 à 1837.

ETAT CIVIL DE LIÈGE, du 6 AOUT.

Naissances: 1 garçon, 3 filles. Décès: 3 garçons, 1 fille, 3 hommes, 1 femme, savoir: Pierre François Stendic, âgé de 68 ans, tailleur, rue en Bèche, célibataire. — Léonard Deguise, âgé de 64 ans, armurier, rue Frère-Michel, époux de Marie-Joseph Loua. — Grégoire Chevrement, âgé de 68 ans, journalier, rue Longdoz, célibataire. — Marie-Joseph Philippe, âgé de 75 ans, blanchisseuse, rue Froimont, veuve de Henri Batta.

Du 8. — Naissances: 6 garçons, 5 filles. Décès: 2 garçons, 1 fille, 3 hommes, 4 femmes, savoir: Jean Nicolas Salmon, âgé de 65 ans, rentier, faubourg Ste. Marguerite, célibataire. — Wéry Joseph-Roulette, âgé de 56 ans, typographe, faubourg Ste. Marguerite, célibataire. — Jean Joseph Eugène Couturier, âgé de 24 ans, ébéniste, rue Grande-Bèche, époux de Mar. Jos Lambermont. — Marie Thérèse Dauvrain, âgée de 51 ans, fripière, rue des Mineurs, épouse de Nicolas Antoine Guillaume.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

Un PRÉCEPTEUR ALLEMAND désire se placer dans un pensionnat ou dans une famille. S'adresser, sous la lettre D, au bureau de cette feuille. 878

Un JEUNE HOMME sachant lire et écrire peut se présenter au bureau de cette feuille.

ON A PERDU, dimanche 7 courant, vers les 3 heures de l'après-dîner, UN PETIT CHIEN ANGLAIS EPAGNEUL, marqué noir et blanc. BONNE RÉCOMPENSE à qui le ramènera rue Sœurs de Hasque, n° 284. 768

VENTE DE MUSIQUES.

SAMEDI 13 août 1836, deux heures de relevée, il sera procédé en l'étude et par le ministère de M. RENOU, notaire à Liège, à la vente aux enchères d'une belle collection de PARTITIONS D'OPÉRAS, OPÉRAS COMIQUES et VAUDEVILLES. 879

AU DEPOT DE DRAPERIE,

RUE PONT-DILE, N° 17. On peut se procurer des CAPOTTES en prunelle renforcée au prix de 13 francs. PANTALONS en coutil à 8 id. GILETS de piqué à 6 id. 880

TIRAGE IRREVOCABLE: LE 3 SEPTEMBRE 1836.

SEPT ACTIONS UNE ACTION QUINZE ACTIONS fr. 100 fr. 20 fr. 200 dont une gagnant forcément. dont deux gagnant forcément.

AVEC AUTORISATION DE S. M. L'EMPEREUR.

SEULE VENTE par actions qui aura encore lieu dans cette année, Comprenant:

1° DEUX MAGNIFIQUES HOTELS SIS A VIENNE, N° 29 ET 30, FAUBOURG BAYRISCHER GRUND, de la valeur de

- 2° La belle terre de MERLHOF, dans la partie méridionale inférieure du Duché de Styrie, une de perles de la couronne impériale d'Autriche, d'une valeur de 382,000
3° Le château de ROSBACH en Styrie, avec une juridiction de plusieurs communes et leurs redevances, d'une valeur de 216,500
4° Les vignes à DORN en Styrie, d'une valeur de 130,000

DEUX MILLIONS 307,000 FLORINS VALEUR DE VIENNE.

PRIX D'UNE ACTION 20 FRANCS.

Les personnes qui achèteront cinq actions en recevront deux gratis, dont une gagnant forcément; sur dix actions cinq gratis dont deux gagnant forcément.

Ces actions gagnant forcément ont l'avantage de concourir, non seulement au tirage principal, mais aussi à un tirage spécial de la terre de Merlhof et 199 grains en argent, d'un total de fl. 57,000, dont le moindre est fl. 100. De plus les 12 numéros premiers sortans dans ce tirage spécial, obtiennent chacun un écu d'argent doré avec fl. 400 en espèces, pour souvenir de cette vente: par conséquent on peut gagner ici plusieurs fois.

Le paiement peut s'effectuer en remises sur Paris ou sur assignation, après reçu des actions. En s'adressant directement à la maison soussignée qui est principalement chargée de cette entreprise, on reçoit les prospectus, les actions ainsi que les listes francs de port.

Pour éviter toute méprise, on est prié de bien désigner les adresses auxquelles les actions et les listes devront être envoyées. Sans affranchir.

F. E. FULD,

banquier et receveur-général à Francfort s/M.

ADJUDICATION D'UNE MAISON,

Sise à Liège, rue St-Severin.

Elle porte le n° 533, et consiste en deux corps de logis, commodes et en bon état, séparées par une cour, et dont l'un est composé de 6 et l'autre de 3 pièces, avec greniers, caves et pompe.

Elle joint d'un côté à M. Behr, d'autre au sieur Werson et produit un loyer annuel de 550 francs.

Cette maison sera vendue publiquement aux enchères, JEUDI 25 AOUT 1836, à trois heures de l'après-dinée, en l'étude de M. PARMENTIER, notaire à Liège, place du Théâtre Royal. L'acquéreur aura des facilités pour le paiement. S'adresser audit notaire. 882

1741 SOCIÉTÉ GÉNÉRALE POUR FAVORISER L'INDUSTRIE NATIONALE.

1° direction. ADMINISTRATION DES DOMAINES ET FORÊTS.

5° maîtrise. PROVINCE DE LIÈGE.

On fait savoir qu'il sera procédé à la vente du fonds et de la superficie des lots n° 1, 2, 3 et 4,

DU BOIS NOMMÉ VAL ST-LAMBERT,

situé sur les communes DE RAMET ET SERAING.

Ces lots seront vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, en une seule séance, le mardi 16 août 1836, à 10 heures du matin, par devant M. le notaire DUSART, dans une des salles du palais de justice, à Liège.

Le prix d'achat sera payable ainsi qu'il suit, savoir: deux dixièmes un mois après l'adjudication et les huit dixièmes restant, d'année en année, à partir du jour de la vente, de sorte que le dixième devra être acquitté le 16 août 1844. Ces huit derniers dixièmes porteront un intérêt annuel de 4 pour cent au profit du vendeur.

S'adresser pour de plus amples renseignements, pour l'affiche, le plan et les conditions, dans les bureaux de la première direction de la société générale, Montagne-des-douze-Apôtres, n. 126-30, à Bruxelles, chez M. THOMAS, faisant les fonctions de maître particulier de la 5° maîtrise, à St-Trond, chez M. le notaire DUSART, à Liège, et chez les AGENS de la société générale à Namur, Huy et Dinant. 820

VENTE POUR SORTIR DE L'INDIVISION.

LE MARDI treize septembre mil huit cent trente six, à neuf heures du matin, la famille de SAROLEA de CHERATTE fera vendre aux enchères publiques, par devant M. le juge de paix des quartiers du Sud et de l'Ouest de la ville de Liège, en son bureau, rue mont St. Martin, et par le ministère de M. DUSART, Notaire en la même ville,

UNE BELLE FERME.

D'ORIGINE PATRIMONIALE,

Située en la commune de CHERATTE, près de la Meuse.

Avec soixante bonniers douze verges grandes de Jardin, Prairies et Terres qui en forment l'exploitation.

Elle sera d'abord vendue en masse et puis en détail. On peut se procurer chez ledit Notaire des exemplaires du placard contenant la formation des lots.

Cette vente se fera au plus offrant et dernier surenchérissseur, sans réserve d'infirmité.

S'adresser pour connaître les conditions, tant en l'étude dudit notaire qu'au bureau de la susdite justice de paix. 816

THEATRE ROYAL DE LIÈGE.

École gratuite de danse. Le directeur a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'il va s'établir un école de danse, sous la direction du professeur Lemonier, chef des divertissements; on y admettra gratuitement seize élèves des deux sexes et de l'âge de dix à douze ans. Ceux qui veulent jouir des avantages de cet établissement, doivent se faire inscrire, du 1er au 10 août, au bureau de l'administration au grand Théâtre.

Mme GILLON-NOSSENT,

Rue du Pont-d'Ile, n. 32.

Vient de recevoir d'une MAISON DE PARIS, six à sept cents SCHALS, de différentes grandeurs, parmi lesquels se trouvent quelques schals longs, en pure laine, Thibet et Cachemire. Cette maison cessant la fabrication de cet article, a donné ordre de vendre ces schals avec un rabais de 3/4, c'est à-dire, bien au-dessous du prix de fabrique.

On trouve au même N°, beaucoup d'autres marchandises, telles que toiles imprimées, etc., qui va la saison avancée eront vendus au prix de facture.

VILLE DE LIÈGE.

Le terrain à prendre sur les jardins de l'université pour la construction d'un nouveau quai, celle du Conservatoire de Musique et l'amélioration du cours de la Meuse, rendant nécessaire l'établissement d'un nouveau jardin botanique, les personnes qui auraient à vendre un terrain propre à cette destination, de l'étendue de 2 à 3 hectares, et autant rapproché que possible de l'université, sont invitées à remettre d'ici au 20 août, leurs propositions cachetées au secrétariat de l'hôtel de ville. Liège, le 5 août 1836.

DIRECTION DU TRÉSOR.

Le Directeur du Trésor dans la province de Liège, informe les intéressés que le paiement des intérêts de cautionnements pour le premier semestre de 1836, est ouvert à son bureau, rue derrière St-Thomas, n° 332.

BOURSES.

ANVERS, LE 8 AOUT.

Table with financial data for Anvers, including columns for 'ANVERS, LE 8 AOUT.', 'CHANGES.', and various market rates.

BRUXELLES, LE 8 AOUT.

Table with financial data for Bruxelles, including columns for 'BRUXELLES, LE 8 AOUT.' and various market rates.

VIENNE, LE 30 JUILLET.

Métalliques, 103 1/16. — Actions de la banque, 1352 0/0.

PORT D'ANVERS. — ARRIVAGES DU 8 AOUT.

Le bateau à vapeur Princesse Vittoria, v. de Londres, ch. de coton, indigo, manufactures, 110 passagers et 5 voitures. — Le schooner-koff belge Jeune Clemence, v. de St. Pétersbourg, ch. de 610 caisses sucre et une partie bois de teinture. — La galjace brenoise Anna Regina, v. de St. Pétersbourg, ch. de 146 biques potasse, 1842 saumons cuivre, 14 biques soies de porc, 14 balles plumes à écrire, 20 biques et 2 c. crins de cheval, 1 b. laine. — Le koff hanovrien Gute Hoffning, v. de Carolinziel, ch. d'avoine. — L'ever danois Catharina Margareth, v. de Altona, ch. de bois et fer. — La galjace danoise Anna Margareth, v. de Hambourg, ch. de coton. — Le koff oldenbourgeois Vr. Diana, v. de Grootenzel, ch. d'avoine.

PLACE D'ANVERS, LE 8 AOUT.

VENTES. Le marché a été généralement calme, on a cité 100 balles café Saint-Domingue à 32 cens et 75 dito Sumatra prix non indiqué.

MARCHÉ DE LIÈGE DU 8 AOUT 1836.

Froment, l'hectolitre, fr. 16 85. Seigle, id. 11 27.

H. LIGNAC, Impr. du Journal, n° 622, rue du Pot-d'Or, à Liège.